Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 16 (1878)
Heft: 36 [i.e. 37]

Artikel: Lo païsan et son vôlet
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-184844

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

De la leçon; mieux que ma patenôtre,
Je vous promets que je la retiendrai. »
Deux jours après, l'un des repas suit l'autre.
Comme on était au dessert, un cousin
Prend la parole et dit: « Je me hasarde,
Au nom de tous, à réclamer le vin
De Jurançon qui nous parut divin
L'hiver passé; franchement il nous tarde
D'en boire encore. » Las! il avait pris fin;
Mons Brontignac de l'avouer n'a garde.
— « Vous en voulez? Eh! bien, je vous en garde.
Je le crois même un tantinet plus fin
Que le dernier. Rose! Rose!... Elle arrive.
Va nous chercher le vin de Jurançon!
— Monsieur, répond Rose, sur le qui-vive,
Et répétant mot à mot sa leçon:
Vous savez bien qu'il est à la lessive. »

PONS DE VERDUN.

Le conte qu'on vient de lire nous remet en mémoire l'anecdote suivante :

Un domestique récemment arrivé de la campagne et s'exprimant en langage vaudois, sans trop s'inquiéter des délicatesses qu'une société cultivée observe dans la conversation, avait reçu à ce sujet plusieurs observations de son maître, qui était professeur de théologie à l'Académie de Lausanne. Un jour, entre autres, il fut envoyé à la cave pour tirer une bouteille de vin. Le tonneau étant à bout de liquide, le domestique dut l'incliner pour pouvoir remplir sa bouteille, et rendit compte à son maître de cette opération en employant un terme assez vulgaire.

Le professeur l'arrêta et lui dit : « Daniel, ne vous servez jamais d'expressions pareilles; dites tout simplement que vous avez été dans l'obligation de lever le *fond* du tonneau.

Daniel n'oublia point la leçon, car quelques jours plus tard, une voisine passant près du cheval de son maître, il s'empressa de la faire éloigner en lui criant : « Prenez garde, madame, car il lui arrive quelquefois de lever le *fond.* »

Lo pandoure et la tâtra.

On espèce dè pandoure avâi la nortse po allâ râocanâ decé, delé, oquiè à medzi. N'étâi pas pî onna crouïe dzein; l'étâi ion dè clliâo lulus qu'ont lè coutès veriès ein long et qu'âmont mî vivrè dè l'air dâo teimps què d'allâ affanâ onna dzornâ. N'allâvè diéro démandâ la remonna âi z'hommo, po cein que lo remâofâvont adé dè cein que la tsaropiondze lo tegnâi dinsè; mâ tâtsivè dè trovâ lè fennès solettès à l'hotô, et coumeint l'étâi prâo mînâmor et que lè savâi totè et iena per dessus, lè fennès s'amusavont à lo férè djazâ et lâi baillivont on pou à catson dè lâo z'hommo.

Quand l'est que lè dzeins aviont fé âo for on étâi quasu sü dè lo vairè arrevâ po tatsî d'avâi on bocon dè tâtra, kâ l'amâvè tant que l'ein arâi prâo rupâ onna demi-pousa.

On dzo que la syndiqua vegnâi d'einfornâ, l'étâi à l'hotô que le doutâvè lè tâtra dè dessus lè folhiès po lè mettrè su lo foncet, quand noutron gaillâ arrevè.

— Bondzo à ti, se fâ, sein pî criâ : A-te cauquon!

— Ah! vo z'étès quie, que lâi fâ la syndiqua, que ditès-vo dè bon?

— Holâ, ma bouna fenna, on n'a pas tant dinâ vouâ; on cheint lè rattès que sè corattont; se vo z'aviâ la bontâ dè mè baillî on bocon dè kegnu, mè farâi bin pliési.

Lâi avâi su la trablia duè tâtrès, iena âi pronmès et l'autra âi premiaux.

— Dè quinna volliâi-vo? que lâi fâ la fenna.

— Eh bin vouaiquie! se repond lo vîlho cocardier, hiai su z'allâ tsi la dzudze, et m'ein ont bailli dâi duès...

Lo païsan et son vôlet.

On païsan avâi engadzî on vôlet qu'étâi plie ardeint à la trablia qu'à la faulx. Quand sciïvè, pregnâi pas pe lardzo qu'on panaman et l'étâi adé à molâ, que ne poâvè pas pî sâidrè; tandi qu'âi repés ne fasâi què toodrè et avalâ tant quiè grand teimps aprés lè z'autro. On dzo lo païsan lâi fâ :

— Coumeint cein va-te, m'n'ami, que la faulx aulè tant gras et la fortsetta tant châ?

— Holâ, noutron maitrè, que repond lo vôlet, po sciï, quoui ne pâo ne pâo; mâ po medzi, on pâo bin férè on effoo.

La mare de bouillon.

(*Fin*)

Georges avait beaucoup réfléchi depuis quelque temps et il s'était dit que décidément son père ignorerait le vrai motif qui le forçait à se retirer du monde. Pourquoi ajouter au chagrin de maître Guillaume une cruelle révélation qui achèverait de le désespérer? Puisque, selon toute probabilité, les eaux de la mare, qui communiquent avec la Manche dans les grandes marées, avaient roulé le corps de M. Dalbret jusqu'à la mer, le coupable ne serait jamais inquiété. Alors à quoi bon parler? Georges garderait son secret que seule Mme Pilon connaissait et qu'elle ne révèlerait pas, car elle l'avait promis.

— Je veux, dit maître Guillaume, donner ici une fête, un grand dîner où seront réunis mes amis et les parents de la fillette dont les yeux sauront bien te détourner de ta résolution funeste. Je ne crois pas, moi, qu'il soit possible à un garçon de résister aux doux regards d'une jeune fille.

Et comme Georges allait encore répliquer.

— C'est ma volonté, mon fils. Tu n'auras mon consentement qu'en t'y soumettant.

La réunion avait lieu dans huit jours, la tristesse de Georges s'accroissait encore de tous les préparatifs de fête qu'il voyait faire. On repeignait et tapissait la grande chambre occupée jadis par le cultivateur et sa femme et que maître Guillaume avait abandonnée depuis son veuvage. C'était là que seraient placés les convives. La basse-cour venait d'être mise au pillage et une ancienne cuisinière qui avait servi dans un château des environs, confectionna des tourtes et fit des sauces dignes des plus connaisseurs.

Pendant cela, Georges emplissait ses malles, car il comptait partir aussitôt après cette fête qui le rendait si malheureux. Il souffrait d'autant plus qu'il voyait maître Guillaume, confiant dans son moyen, témoigner d'une imperturbable gaieté.